



Alliance Française

Genève
www.afge.ch

Écrivain d'un soir 2022

24^{ème} édition

Performance de 3 heures d'écriture pour fêter la magie de l'instant

4 textes ont été choisis par le jury

(Ci-après le 2^{ème} texte)

Patrick Lachausée

Auteur

Inspiration choisie : Le chant de l'oiseau avait la tristesse d'une musique défaite

Lorsqu'on regarde un arbre, on peut penser qu'il a toujours été là, immuable, tel un monolithe, un monument ou un totem végétal. Ses racines creusent le sol. Elles s'enfoncent ainsi pour puiser l'énergie nécessaire à sa croissance. Ses branches, quant à elles, captent les rayons de l'astre solaire, les mouvements du vent et des saisons, du temps et des turbulences de l'atmosphère. Ensemble, racines et branches vibrent de toute leur puissance dans un équilibre aux dimensions universelles.

Lorsque je pense aux arbres, je revois ce saule pleureur, majestueux, gigantesque, une splendeur. Il était planté là, juste devant la fenêtre de ma chambre d'enfant, les pieds dans l'eau du grand fleuve, ce *Dniepr* qui traversait mon pays au rythme changeant des saisons. Gamin, je passais des heures à le regarder. Je contemplais la vie intense qui y palpitait. Mésanges et rouges-gorges, bergeronnettes, bouvreuils et roitelets, merles, tourterelles et moineaux y sautaient de branches en branches, échangeaient mille conversations, sautillaient, s'envolaient au moindre mouvement ou s'ils sentaient la présence d'un félin rôdant dans les parages. Ils y faisaient leurs nids, perchés sous la canopée, cachés au creux d'une branche ou dans le feuillage miroitant de mille et une couleurs. Ils y chantaient sans cesse. Leur chant était la voix de l'arbre, une symphonie à l'image de la vie, unissant en un seul être, ses branches chatouillant le ciel et ses racines profondément enfouies dans les profondeurs de la terre.

J'adorais m'abriter sous sa chevelure léchant le sol dans de doux mouvements poussés par le vent. Je me sentais protégé sous cette voûte de verdure filtrant les rayons du soleil, enveloppé par le cliquetis des feuilles qui se frottaient les unes aux autres dans une chorégraphie hypnotique. Du haut de mes onze ans, je n'étais pourtant qu'un minuscule bipède en comparaison à ce géant à la force tellurique. Je jouais souvent à l'ombre de ses branches. Je m'y racontais milles histoires. Je m'imaginai homme de Neandertal dans sa grotte végétale, seigneur-elfe dans son palais de verdure et d'or, laboureur des mers menant son navire toute voile dehors ou naufragé sur une île déserte, abrité sous sa tente de fortune.

L'arbre était comme le grand frère que je n'avais pas eu. Ce que j'aimais le plus, c'était poser mon dos contre son tronc robuste. Je lui confiais mes secrets, mes joies et mes peines. Nous étions deux frères. Il savait panser les plaies de mon âme. Nous étions unis. Nous étions heureux.

Puis un jour d'hiver, la guerre a débarqué sans prévenir dans nos vies. Opération spéciale, dénazification qu'il disait ce fou, se prenant pour un tsar des temps anciens et vociférant sa haine depuis l'autre côté de la frontière. Les gros flocons se métamorphosèrent soudain en une tempête de bombes. La blancheur apaisante de la neige laissa la place à l'horreur grise des destructions. La mort rôdait comme autant de spectres à chaque coin de rue. La terreur remplissait les caves d'hommes de femmes et d'enfants. La soif de liberté et le courage armaient désormais la résistance face à l'agression.

Lorsqu'enfin, après des semaines d'enfermement, avec ma mère, veuve depuis peu, nous sortîmes des ruines de notre maison, je vis le cadavre de mon arbre, gisant sur le sol, déraciné, démembré, décapité. Dans cette guerre, immonde comme le sont toutes les guerres, je n'avais pas seulement perdu mon père, mon héros mort quelque part pour préserver nos vies et nos libertés. L'arbre, mon grand frère, était mort lui aussi. Malgré leur vie faite d'innocence, ils avaient été assassinés par la folie des hommes ou peut-être par la folie d'un seul.

Alors que nous allions prendre la route, un petit baluchon sur le dos, vers cette Europe qui nous ouvrait ses bras, je m'arrêtais devant sa dépouille. Je pleurais. C'est à cet instant que je le vis. Sur ce qui restait d'une de ses branches, un minuscule oiseau s'était posé. Son chant avait la tristesse d'une musique défaite, d'une musique sombre, d'un cri aux accords mineurs aux allures d'un requiem pour l'humanité.

Trop petit pour prendre le fusil de mon père et ainsi poursuivre son combat du côté de la résistance, je partis vers l'ouest en tenant la main pleine d'amour de ma mère. En marchant, je me fis une promesse. Un jour, je reviendrai ici même. J'y reconstruirai la maison familiale. Je replanterai un saule comme celui-ci. Puis, les oiseaux reviendront à leur tour. Ils y feront leur nid pour y reconstruire leur vie et peut-être la nôtre. Et alors, ils chanteront la paix retrouvée

Nous avons garanti l'anonymat des auteurs lors des lectures et de la sélection des textes,



Les Alliances françaises « Premier réseau culturel mondial »